MÉMOIRES

BIBLIOTHÈQUE
AIX (B.d.R.)
DE L'UNIVERSITÉ

DE LA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

l'Encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts

FONDÉE EN 1851

(Reconnue d'utilité publique par décret du 13 Février 1883)

1933-1935

SOIXANTE-SEPTIÈME VOLUME

DUNKERQUE
IMPRIMERIE DU NORD MARITIME
30 et 32, Place Jean Bart
— 1935 —

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

MONTEIRO LOBATO

Les Gardiens de Phares

Extrait du Livre de Contes « URUPES »

(Traduction du Brésilien)

PAR

M. Jean DURIAU

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les Gardiens de Phares

par MONTEIRO LOBATO

Un navire ?

Mon interrogation était motivée par une lueur rougeâtre clignotant dans l'obscurité nocturne : une obscurité non pas de poix : le mot poix ne convenant pas pour qualifier une pareille noirceur, une obscurité... d'aveugle de naissance... plutôt.

Aucune séparation entre le ciel et la mer : un unique bloc de charbon, sans la moindre trouée, sans la moindre éclaircie autre que cette tache rouge qui, soudain, devint jaune :

« Ça a changé de couleur : c'est un phare ! »

Effectivement, c'était un phare et la conversation s'en vint aux phares. Eduardo m'interpella à brûle pourpoint sur l'idée que je m'en faisais :

— L'idée de tout le monde, bien sûr !

— Ce qui veut dire : une idée fausse. Tout le monde, c'est un monstre qui a des oreilles d'âne et une cervelle de macaque, incapable d'une idée sensée sur quoi que ce soit ; tu as, dans la tête, en ce qui concerne les phares, une idée reçue du vulgaire, ramassée dans la rue, et qui n'a jamais été frappée au coin d'une expérience personnelle ; est-ce que je me trompe ?

— J'avoue que je me sens capable d'épater un auditoire en habit par une conférence sur ce thème, mais je ne suis pas bien certain que mon phare ressemble, le moins du monde, à un véritable phare.

— Eh bien, je te certifie, sans vouloir, le moins du

monde diminuer ta valeur, que ta conférence entendue par un gardien de phare le ferait rigoler sérieusement.

— Je veux bien te croire, mais approuverait-il mieux ton laïus ? rétorquai-je, tout hérissé.

— Il y a des chances : j'ai passé un moment que je n'oublierai jamais dans le phare des Albatros, et je pourrai parler magistralement sur ce sujet.

— Tu as vécu dans un phare ? m'écriai-je ahuri.

— Et j'y ai été le comparse d'une tragédie nocturne à vous faire dresser les cheveux sur la tête. L'obscurité de cette nuit évoque pour moi ce drame épouvantable.

Nous étions tous deux étendus à plat ventre sur le bordage de l' « Orion », à une heure propice pour frissonner au récit d'un drame inédit. Aiguillonné par ma curiosité je le provoquai :

— Vas-y de ton histoire. Ces ténèbres sont remplies des hurlements des spectres qui les peuplent. Est-ce un drame à la Shakespeare ou à l'Ibsen ?

— L'auteur de mon drame porte un nom plus grand que celui de Shakespeare.

— ???

— La vie, le grand maître des Shakespeare, grands ou petits.

Et Eduardo commença :

— Le « Phare » est un roman commencé dans la plus haute antiquité par des buchers allumés sur les promontoires pour guider les embarcations à rame ; il s'est poursuivi à travers les siècles jusqu'à nos puissants projecteurs électriques. Tant qu'il y aura au monde un homme, le roman « Phare » ne connaîtra pas d'épilogue. Monotone comme les bonnasses, il s'y glisse, de temps en temps, des chapitres de tragédie ou de folie, gravures poignantes de Doré rompant la monotonie d'un journal de bord.

L'histoire des Albatros est un de ces chapitres :

« Gerebita arriva au phare à 23 ans ; c'est rare çà ».

— Qui est-ce çà Gerebita ?

— Tu le sauras quand le moment sera venu. C'est rare, parce que, en général, on ne voit entrer dans les phares que des marins dévoyés quadragénaires, meurtris par la vie et désillusionnés. Dire adieu à la terre au moment fleuri des vingt ans, c'est vraiment une chose atroce. La terre ! Nous nous rendons mal compte de notre adaptation à cet élément ; sa fixité, la variété de ses aspects, le tourbillon humain, la ville, les champs, les femmes, les arbres... les gens des phares savent mieux que quiconque la valeur de ces tableaux. Tout ce qui, pour nous, n'est qu'une habitude, devient pour ces malheureux emmurés dans des blocs de pierre, un regret, une nostalgie. Leurs oreilles cessent d'entendre la musique de la terre, le murmure des forêts, les voix amies, le bruit de la rue, les mille et une notes d'une polyphonie dont nous ne savons l'existence et l'enchantement qu'au moment où une longue séparation nous en fait deviner le rythme. Les yeux cessent de voir les chères images auxquelles ils sont accoutumés depuis leur plus tendre enfance. Les oreilles, jour et nuit, année sur année, n'entendent que la rumeur des vagues à l'assaut de la base rocheuse de la tour. Les yeux ne voient que l'éternelle masse ondulante, tantôt trouble, tantôt bleue. L'unique distraction qui rompe cette monotonie est le passage au large d'une voile élégante comme un oiseau, ou d'un transatlantique empanaché de fumée.

— T'imagines-tu la vie d'un de ces hommes, arraché à toutes les joies humaines et emmuré comme un galérien dans une tour de pierre, incrusté comme un coquillage à un tout petit ilot de pierre, lui aussi. De loin, çà peut paraître poétique, mais de près, c'est hallucinant.

— Mais ton Gerebita ?

— C'est une lecture de Kipling qui a éveillé en moi la curiosité de connaître la vie d'un phare.

— Le perturbateur du trafic ?

— Bravo pour ta perspicacité. C'est précisément l'histoire de Dowse le point initial de mon drame. Ce désir incubait en moi dans l'attente d'une occasion favorable pour germer. Un jour, je traînais sur les quais, les mains derrière le dos à regarder le vol des goélands, admirant la gamme des verts brillants que l'ombre des barques fait onduler dans l'eau morte du port quand une chaloupe accosta, dont je vis sauter à terre un homme aux traits durs, à la peau hâlée ; quand il passa près d'un groupe de débardeurs l'un d'eux lui dit, en riant, d'une voix canaille :

— Eh, Gerebita, comment va la Maria Rita ?

— L'homme qui venait de débarquer grommela un juron de gros calibre et continua son chemin, le sourcil froncé. Ce type m'intéressait.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— C'est le gardien du phare des Albatros, vous ne voyez donc pas la chaloupe ?

En effet, la chaloupe était celle du phare. La vieille idée me donnait des coups de coude : c'est le moment. Je courus derrière l'homme : « Monsieur Gerebita ! » L'homme s'arrêta, épaté d'entendre prononcer son nom par un inconnu ; je me mis à marcher à côté de lui, et, tout en l'accompagnant je lui exposai mes projets :

« Il n'y a pas moyen, me répondit-il, le règlement défend d'introduire des terriens dans la tour, sauf, avec un ordre supérieur ». J'ai assez couru le monde pour savoir à quoi m'en tenir sur ces fameux ordres supérieurs : je mis la main à la poche et murmurai l'argument décisif. L'homme du phare hésita un instant,

mais se laissa corrompre plus vite que je ne l'avais espéré ; empochant l'argent, il me dit : « Cherchez Dunga, le patron de la « Mouette Blanche », dites-lui que vous vous êtes entendu avec moi... et la ferme, hein ? » Je lui promis d'être muet comme une tombe et retournai sur les quais à la recherche de Dunga. « Bien », me répondit l'insulaire bavard, quand je lui eus exposé notre affaire « il a déjà fait çà une fois avec un autre maboule », et il savait tenir sa langue pour ne pas faire avoir d'histoires aux copains ! — Comme je demandai des renseignements sur le gardien du phare : « C'est Gerebita, un surnom qu'on lui a donné à bord du « Purus » où il a été mousse. Ensuite il s'est collé dans la lanterne pour l'amour de ses amours, l'imbécile, comme s'il manquait de femmes par ici et des bien girondes ! Les femmes !! Ce n'est pas moi qui m'en embarrasserai. Que le diable les enlève, que moi.... » et il se mit à discourir sur les femmes, d'abondance, avec des arguments ni meilleurs ni pires que ceux d'un Schopenhauer de haut bord.

Le jour fixé, avant l'aube, « La Mouette » partait pour le phare. Je sautai sur un débarcadère sauvage, difficile d'accostage. Je trouvai l'homme du phare, occupé à fourbir les cuivres de sa lanterne. Il m'accueillit de fort bonne grâce, laissant là son chiffon pour me faire les honneur de la maison. J'examinai tout de la base à la lanterne, et, à l'heure du déjeuner j'en savais autant sur un phare qu'une encyclopédie. Gerebita avait débridé sa langue et parlé de son travail avec beaucoup de psychologie, une psychologie meilleure que celle qu'un romancier mettrait dans un roman pâteux. Il me raconta également sa vie depuis son enfance, son temps de mousse à bord du « Purus », sa passion pour la mer et son arrivée au phare à 23 ans :

« Pourquoi si jeune ? » — « Caprices de cœur... mal-

chance... de choses... » me répondit-il d'un air triste, et après une pause, en changeant de ton il ajouta : « La vie, comme vous le voyez n'est pas mauvaise ici. Cependant, bonne ou non, nous avons, nous autres, gardiens de phare, un orgueil : sans nous, ces bestiaux de fer qui se promènent sur l'eau en fumant leurs deux ou trois cigares... en voici un, s'interrompit-il, en regardant dans sa lunette une fumée lointaine : pavillon allemand, deux cheminées, route Sud, ce doit être un « Cap » peut être le « Trafalgar » ; que ce soit ce que le diable voudra, que Dieu l'accompagne. Comme je vous le disais, sans les gardiens de phare qui manœuvrent l' « optique », tous ces mangeurs de charbon auraient vite fait de s'étriper là sur les rochers. A peine, le brouillard tombe-t-il que les voilà fous, hurlant de peur par la gueule de leurs sirènes ; il y a de quoi vous déchirer l'âme. Sans phares, ce sont de vrais escargots aveugles. Ils naviguent la mort en poupe ; ce qui les sauve, c'est le petit feu là haut. Avant mon arrivée il y a eu de nombreux sinistres : un cargo du « Bremen » s'est ouvert sur le Cappellaô. — Qu'est-ce que c'est que le Capellâo ? — « Le Capellâo c'est la troisième pierre à babord. Il y en a trois de ce bord : la « Menina », la première, la « Gurutuba » au milieu. La criminelle est ce Capellâo qui reparait plus au large et ne montre sa couronne qu'aux basses mers. Là à babord, il y en a encore deux ; la « Virgem » et la « Maldita » où le « Rotterdam » a tapé. — Et cette petite, toute unie là-bas ? — Celle-là, une pauvre qui n'a même pas de nom ; elle est douce, tout près de terre, et n'a jamais fait de mal à personne. Là demeure un « anequim », espèce de bête de la taille du diable qui s'amuse à retourner les canots. Pour nous, jeune homme, cette histoire est une vaste blague. Il y a du poisson dans toute la mer et non dans un trou comme les bêtes de terre. C'est une invention des pêcheurs.

Quand la mer est haute on ne voit rien à cet endroit, mais si la mer se calme et quand va et vient le reflux, on voit apparaitre une croupe de pierre lisse comme un dos de poisson. Que passe un pêcheur un peu gourde qui voit çà de loin : c'est l'anequim, c'est l'anequim, et il file avec une frousse de tous les diables. A ce moment il arrive que la mer se lève et qu'arrive la tempête : le canot se retourne. Où est un tel ? tà, tà, tà, c'est l'anequim. Tout le monde y croit dur comme fer. C'est l'anequim du phare. Voilà comme se font les histoires. Il y a beaucoup d'anequims et de tintureiras par ici. Où y a-t-il de la mer sans squales ? Mais raconter qu'il y en a un là à demeure, c'est de la blague.

Et, dans son langage descriptif de marin qui, maintes fois devenait prodigieusement technique, il me raconta toute la vie de ces parages maudits. Il me dit comment selon la tradition avaient été baptisés les récifs : il me parla des crimes de chacun d'eux, des hécatombes d'oiseaux de nuit qui, aveuglés par la lumière tapent de leur poitrine contre les vitres de la lanterne et jonchent le sol de leurs pauvres corps haletants, des terribles tempêtes où le phare titube comme s'il tremblait de frayeur. De quoi ne me parla pas Gerebita en cette journée inoubliable ?

— Et votre aide ? N'en avez-vous pas un ? lui demandai-je.

Le visage de mon gardien de phare changea d'expression. En un instant je compris qu'ils étaient ennemis.

— C'est cette brute qui est là en bas, en train de pêcher, me dit-il en me montrant du doigt une silhouette immobile accroupie sur un rocher : il prend des garoupas. C'est Cabrea, mauvais homme dangereux. Il s'arrêta : je compris qu'il dissimulait une confidence difficile à faire. Mais ce ne fut qu'un soupçon. Gerebita se-

coua la tête et comme à lui-même : Cet individu est le seul qui n'aurait jamais dû venir ici. J'ai déjà réclamé, j'ai montré le péril au capitaine du port. Mais... »

Quelle étrange créature que l'homme : ces deux hommes isolés du monde dans une solitude affreuse étaient séparés par la haine.

Il ne manquait pas dans le phare d'installations pour les familles des gardiens. Pourquoi n'avait-il pas la sienne avec lui : ce petit frémissement de vie aurait adouci les angoisses de sa claustration. Comme je disais cela à Gerebita, il me répondit d'une voix aigrie : « Famille, je n'en ai pas. C'est-à-dire, je n'en ai pas quoique j'en aie. J'en ai, car je suis marié, et je n'en ai pas, parce que... Des histoires. Toutes ces choses de famille, mieux vaut les garder pour soi ». Il me sembla qu'il allait peut-être me révéler son secret, mais, de nouveau, il le cacha, par méfiance ou par pudeur. Ses traits se durcirent. Un nuage sombre s'amassa sur sa figure. Et il me parut encore plus haineux quand Cabrea entra, portant sous le bras son attirail de pêche. L'homme s'en alla, droit à la cuisine, avec sa tête de brute, sans même nous regarder. A peine avait-il disparu que Gerebita s'exclama : « Par le diable ! » en donnant sur une caisse expiatoire, un coup de poing à fendre un arbre. Ensuite : « le monde est grand, il y a tant d'individus au monde, et voilà qu'il me tombe ici l'unique compagnon que je n'aurais jamais dû avoir ! ».

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que... c'est un fou !

Je notai entre le premier et le deuxième parce que une transition radicale. Autant le premier était dubitatif, autant le second me parut résolu, comme éclairci par la lueur d'une idée éclose au moment même : « C'est ici où les gens sains d'esprit perdent la tramon-

tane », disait-il, « que me tombe comme une bombe un type déjà à moitié loufoque. J'ai la persuasion qu'il ne passera pas le mois. Regardez comme il est » .

Moitié par suggestion, moitié par légère observation personnelle, la prophétie me parut raisonnable, et, comme Gerebita frappait sans cesse sur la même touche, je finis par être convaincu que Cabrea était voué à l'asile, et qu'il ne lui restait pas énormément de solidité dans la cervelle.

Un jour, Gerebita revint à la charge en ces termes :

— Je désirerai que vous répondiez à une question : dans une maison il y a deux hommes seuls ; subitement l'un d'eux devient fou et se jette comme un chien enragé sur l'autre. L'autre doit-il se laisser saigner comme un porc, ou bien a-t-il le droit de planter son couteau dans la gorge de l'autre ?

La question était par trop claire. Je répondis avec une moue dubitative :

— Supposons que Cabrea devienne fou. S'il n'y a aucun secours à portée de ta main, le tuer serait un droit de légitime défense. Tuer pour n'être pas tué n'est pas un crime, mais seulement, en dernier lieu, comprends-tu ?

— Je comprends, je comprends, me répondit-il distraitement comme à suivre les évolutions d'une pensée secrète, et, après une longue pause : « Que la volonté de Dieu soit faite », murmura-t-il comme à lui-même, retombant dans ses réflexions.

Je restai à la fenêtre à regarder venir la nuit. Rien n'est plus triste que l'Ave Maria dans la solitude. L'obscurité épaississait les eaux et absorbait au ciel les dernières pâleurs du jour. Au couchant je voyais un éventail éclairé par la lune dont les montants rougeoyants étaient traversés de barres horizontales de nuages san-

glants comme des traces de doigts. Tristesse... L'ardeur de la mer, les premières petites étoiles qui luisaient timides, le murmure sur le rocher : tchà, tchà,.. mesuré, éternel. Mon cœur était rempli d'angoisse. Je m'imaginais naufragé, abandonné pour jamais sur un navire de pierre, encastré ainsi qu'une coquille inhabituelle sur la pierraille de cet ilot. Et, pour la première fois de ma vie, j'éprouvai une nostalgie profonde de cette chose sordide, la plus infâme de toutes celles qu'ait inventée la civilisation : le « café » avec son tumulte, sa poussière, son haleine de tabagie, son habituelle clientèle méprisable de gens d'affaires.

Les heures couraient. Non ! Dans le vide de cette vie insipide dans la solitude, le temps ne courait pas, il se traînait avec la lenteur d'une limace sur un sol lisse et sans fin. Gerebita était devenu mélancolique. Il ne me racontait plus aucun incident pittoresque de sa vie de marin. Ancré dans son idée fixe de la folie de Cabrea, il ne pensait qu'à m'en faire toucher du doigt les progrès. En dehors de ce thème sinistre, son unique occupation consistait à suivre des yeux les navires qui apparaissaient au large jusqu'à ce qu'ils se soient élevés sur la crête des vagues. Bien rares étaient les voiles sauf quelques barques de pêche. Mais s'il en surgissait une, elle enthousiasmait nos regards et notre rêverie.

Comme une barque à voile se marie bien avec la mer. Et, à côté d'elle quel sordide cafard puant est le bateau à vapeur. Goëlettes, corvettes, tout petits cutters, frégates, lougres, bricks, yachts... y a-t-il quoi que ce soit qui vaille leur légèreté et leur grâce ? On a remplacé ces mouettes gracieuses, par de laides caravelles de fer et de goudron. On a mis à la place de ces oiselles qui vivaient de brises et de vents, de noirs mangeurs de charbon, sales bêtes qui mugissent des grondements de taureau enroué.

Progrès, mon ami, tu es commode, tu es délicieux, mais tu es laid à faire peur ! Qu'as-tu fait de cette chose ravissante qu'est la voile gonflée, de la barque antique, toute résonnante du chant des rameurs, toute frappée de cordage, qui portait une figure à sa proue, des légendes de serpents de mer dans les bouches de ses équipages, Notre-Dame des navigateurs dans toutes les âmes, et la crainte des sirènes dans tous les esprits ? La poésie du règne enchanté d'Amphitrite est morte aux grognements des « Lusitanias », ces hôtels ambulants pleins de larbins, sans caractère, sans élégance, au lieu de vieux loups de mer, de capitaines aventuriers au langage pittoresque comme six cent millions de caravelles. Le charbon a maculé à jamais la merveilleuse aquarelle que depuis Hammon et Ulysse, les voiliers peignaient sur la toile de l'Océan...

— Si l'histoire des fous s'arrête et si tu te lances dans des intermèdes poétiques à l'usage des femelles de salon, bonsoir, je vais me coucher. Reviens à ton phare, espèce de romantique de mauvaise mort !

— Pour te punir, je devrai refuser à ta curiosité l'épilogue de mon drame, espèce de fils du café et du charbon.

— Raconte, raconte.

— Un certain soir, Gerebita attira mon attention sur ce fait que la folie de Cabrea paraissait s'aggraver et m'en fournit diverses preuves concluantes :

— Fasse le ciel que ce ne soit pas aujourd'hui !

— Tu as peur ?

— Peur, moi, de Cabrea ? J'aurais voulu que tu visses l'étrange expression de férocité qui durcit son visage.

La conversation s'arrêta. Gerebita fumait nerveusement, le sourcil froncé comme un homme qui rumine

une idée fixe. Il me quitta pour monter à la lanterne. Je rentrai dans ma chambre et me couchai. A peine endormi j'eus un rêve. Un rêve effroyablement agité, rève de grand guignol, plein de luttes, de batailles, le diable, quoi ! Je me souviens que, attaqué par un bandit je tirai contre lui cinq coups de revolver. Les balles cependant entraient dans le mur avec un bruit tel qu'il me fit sortir en sursaut de mon sommeil. Une fois réveillé je continuai d'entendre le même bruit qui venait de là-haut, de la lanterne. Je pressentis la catastrophe attendue. Je sautai du lit et tendis l'oreille : un bruit de lutte. Je cours à l'échelle, la grimpe quatre à quatre, mais au sommet je me heurte à la porte fermée. J'essaye d'ouvrir : elle ne cède pas. J'écoute : effectivement on se battait. Des corps roulaient sur le sol, faisant trembler les vitres de la lanterne et j'entendais des halètements sourds entremêlés de chocs contre les meubles. Obscurité complète. Aucune traînée de lumière ne filtrait vers l'échelle.

Ma situation était gauche. Devais-je rester là inutile quand à l'intérieur deux hommes s'entretuaient ?

J'étais dans ce doute quand un choc violent entrebailla la porte ; un éclair de soleil m'aveugla ; je sentis dans les jambes une poussée et dégringolai l'échelle en culbutant avec deux corps emmêlés. Je me dressai affolé et vis grouiller sur le sol les deux gardiens du phare entrelacés. Je me jetai dans la lutte au secours de Gerebita : « Deux contre un, grogna Cabrea, c'est lâche ».

J'entendai sa voix pour la première fois, et je me rappelle que rien n'y décelait la folie. Sur le moment, je pensai différemment si tant est que je pensai quelque chose. Gerebita, lui aussi, à ma grande stupéfaction, me repoussa : « Non, non, moi tout seul ! ».

A ce moment un coup de vent du Nord balayant la tour ferma violemment la porte de la lanterne. L'obscurité nous enveloppa de nouveau.

C'est maintenant que commence l'horreur.

Les rugissements que j'entendais, les halètements, les coups formidables de la lutte dans la nuit, mon anxiété, voilà quelques minutes que je ne désire pas revivre.

Je perdis la notion du temps. Cela dura-t-il longtemps ? Je n'en puis rien dire ; je sais seulement qu'à un moment donné j'entendis, échappé à la poitrine de Gerebita un hurlement de douleur et une imprécation : « Crapule », dont les dernières syllabes se moururent dans un grincement de dents déchirant des chairs. Cabréa gargouilla quelques grognements qui s'unirent aux halètements de Gerebita ; puis le bruit de la lutte s'éteignit.

Sans pouvoir dire un mot, aveugle dans la nuit, je n'entendai plus que les hululements du vent au dehors, et là, les halètements du vainqueur épuisé, tombé à côté du vaincu. J'imaginai ce tableau, car avec mes yeux j'y voyais autant que si j'avais la tête enveloppée dans un voile de velours noir. Je ne te raconterai pas les détails de l'épilogue, non plus que ce que je vis quand je réussis à faire de la lumière. Je ne te décrirai pas l'aspect effroyable de Cabréa, la carotide déchiquetée à coups de dents, baignant par terre dans un lac de sang ; je ne te décrirai pas non plus l'état de Gerebita la figure et la poitrine toutes rouges, une main sanglante avec un doigt en moins, évanoui sur le sol. Je ne te raconterai pas non plus mes transes devant ces deux corps martyrisés, à cette heure de la nuit, de cette épouvantable nuit, noire comme celle-ci secouée par un vent d'enfer.

Le lendemain matin, Gerebita me mit la main sur l'épaule et me dit :

« La mer ne ramène jamais les corps d'ici à la plage. Personne n'a besoin de savoir comment est mort Cabrea... il est tombé à l'eau, mort de marin et vous êtes témoin que j'ai tué pour n'être pas tué. Cas de légitime défense. Maintenant vous allez me jurer que ceci restera entre nous ».

Je jurai loyalement en touchant légèrement la main mutilée. Et lui, dans un accès de profond découragement, resta immobile à regarder le sol, murmurant avec insistance : « On n'a pas voulu me croire. Et maintenant, voilà, voilà, voilà... ».

Le même jour, Dunga vint me rechercher. A peine la mouette avait-elle largué que je lui contai la mort de Cabrea avec des exagérations de romancier : Cabrea devenu fou, s'était jeté du haut de la tour et avait disparu pour toujours au sein des ondes.

Dunga, surpris, garda un moment les avirons en l'air :

— Ainsi donc, il est devenu fou ? et il s'est suicidé ?

— C'est clair !

— Ça vous paraît clair, mais à moi...

— Vous le connaissiez donc ?

— Je ne connaissais personne mieux que lui. Depuis qu'il avait volé la Maria Rita...

— Qui est-ce ça, Maria Rita ?

— Maria Rita ! La femme de Gerebita... Alors vous ne saviez pas que Cabrea l'avait séduite ?

J'ouvris une grande bouche et écarquillai les yeux :

— Comment savez-vous çà ?

— Vous êtes bon ! Je le sais, parce que je le sais, comme je sais que cette mouette qui passe est une mouette, comme je sais que la mer est la mer. Maria Rita était une créole de feu, dangereuse comme le diable. Cet

imbécile de Gerebita s'en était toqué au point de l'épouser. A peine était-il parti pour le « Purus » que cette maudite faisait entrer Cabrea. Ils vécurent ainsi à faire ce trafic, puis un jour ils disparurent, Cabrea et elle. Ce pauvre Gerebita s'il ne s'est pas suicidé c'est qu'il est solide. Mais, il entra dans les phares, ce qui est encore une manière de mourir au monde. Bon. La roue tourne, le temps passe et tout allait son tran tran, quand savez-vous qui le gouvernement s'avise de mettre au phare à la place de Gavriel qui venait de mourir ? Cabrea, Cabrea qui lui aussi traînait une vie lamentable parce que Maria Rita avait fui avec un troisième bonhomme. Ainsi va le monde ! Maintenant, vous me dites que l'homme est devenu fou, qu'il est tombé du rocher et qu'il sert de pâture aux poissons. Çà va. Mieux vaut ainsi. Autrement ça aurait fini par un coup de couteau.

— Je restai coi. Il y a des moment dans la vie où les idées s'embarbouillent de telle façon qu'il est de bon conseil de les laisser décanter d'elles-même ainsi que des liquides troubles. Voilà comment...

— Eduardo le malin a été mis dedans par un vulgaire assassin.

— Pardon, le fait qu'ils ne se sont pas battus à coups d'épée ne retire pas à mon drame son caractère de duel ?

— Cavaleria Rusticana alors ?

— Et pourquoi pas ?